— **Syn. Stable, constant, permanent,** etc. V. CONSTANT.

— **Antonymes.** Court, éphémère, fugace, fugitif, instantané et momentané, passager, périssable, temporaire, transitoire.

DURABLEMENT adv. (du-ra-ble-man — rad. *durable*). D'une manière durable : *Une institution* DURABLEMENT *fondée.*

DURACINE s. f. (du-ra-si-ne — rad. *dur*). Arboric. Variété de pêche.

DURÆUS, théologien écossais. V. DURY.

DURA LEX, SED LEX (*Loi dure, mais c'est la loi*). Maxime absolue, qui doit s'arrêter à la limite de cet autre adage : *Summum jus, summa injuria,* « la stricte légalité mène à l'injustice. » Voici quelques applications de cette maxime :

« Pourquoi M. le marquis de M... demande-t-il qu'on lui concède la sacristie? C'est afin d'y placer un banc d'honneur pour lui, ses rejetons et leur descendance; un banc d'où ces nobles personnages pourront entendre l'office divin sans être mêlés au commun des fidèles. Or cette prétention, si légitime qu'elle paraisse, est formellement contraire au vœu de la loi : *Dura lex, sed lex.* »

LOUIS JOURDAN.

« Je ne demande que justice, puisque c'est au nom de la justice qu'on revendique pour la femme l'égalité. Il restera toujours, en accordant à celle-ci toutes les conditions d'éducation, de développement et d'initiative possibles, qu'en somme la prépondérance est acquise au sexe fort dans la proportion de trois contre deux, ce qui veut dire que l'homme sera le maître et que la femme obéira : *Dura lex, sed lex.* »

P.-J. PROUDHON.

DURAM ou **DURAO** (Antonio FIGUEIRA), poëte portugais, né à Lisbonne vers 1617, mort en 1642. Il n'avait pas encore seize ans lorsqu'il composa sur Ignace de Loyola un poëme latin en trois chants, l'*Ignatiade,* qui obtint un éclatant succès. Son père l'envoya alors à l'université de Coïmbre, où il étudia la philosophie et la jurisprudence, et se fit recevoir docteur en droit à vingt ans. De retour dans sa ville natale, Duram s'y maria et, comme il était sans fortune, il accepta une place d'auditeur (*ouvidor*) au Brésil; mais sa santé, déjà altérée par l'excès du travail, ne résista pas au climat brésilien, et il succomba n'ayant encore que vingt-cinq ans. La postérité a été loin de confirmer le jugement porté sur l'*Ignatiade* par les contemporains de l'auteur. On en peut louer le style; mais, selon le goût du temps, Duram fit un usage complétement déplacé de la mythologie. A la suite de l'*Ignatiade,* publiée à Lisbonne en 1635, on trouve, sous le titre de *Laurus Parnassea,* un recueil d'épîtres, d'églogues, d'épigrammes, etc. Quelques-unes de ces églogues sont remarquables, surtout par le style.

DURAM ou **DURAO** (José DE SANTA-RITA), poëte brésilien, né près de Mariana, dans la province de Minas-Geraes, en 1737, mort à Lisbonne en 1783. Destiné à l'Eglise, il alla étudier la théologie à Rio-Janeiro, puis à Coïmbre, en Portugal, fut reçu docteur à l'université de cette dernière ville et entra dans l'ordre de Saint-Augustin. Dans le cours des voyages qu'il fit en Espagne et en Italie, il se lia avec beaucoup de littérateurs éminents, entre autres avec Alfieri, et plus tard, pendant son séjour à Coïmbre, écrivit un poëme ayant pour sujet l'histoire de l'aventurier galicien Diego Alvarez Correa, surnommé Caramura, le héros légendaire de Bahia, et qui fut publiée à Lisbonne en 1781, sous le titre de *Caramuru, poema epico do descobrimiento de Bahia* (traduction française, Paris, 1829). Lors de son apparition, ce poëme n'excita qu'un médiocre intérêt; aujourd'hui il est devenu, au Brésil, un poëme épique national.

DURAMEAU (Louis-Jean-Jacques), peintre d'histoire, membre de l'Académie de peinture (1774), né à Paris en 1733, mort à Versailles en 1796. Il fut professeur à l'Académie, peintre du roi et garde des tableaux de la couronne. Son dessin est pur, son pinceau vigoureux et facile. On distingue, parmi les toiles qu'il a laissées : l'*Eté,* plafond de la galerie d'Apollon, au musée du Louvre; la *Mort de saint François de Sales;* la *Continence de Bayard; Saint Louis lavant les pieds des pauvres; Herminie sous les armes de Clorinde;* le *Retour de Bélisaire dans sa famille.* Ces deux derniers tableaux ont été gravés par Levasseur.

DURAMEN s. m. (du-ra-main — mot lat., de *durus,* dur). Cœur du bois, bois proprement dit.

DURAN (Augustin), littérateur et critique espagnol, né à Madrid en 1793, mort en 1862. Ses écrits ont exercé une influence prépondérante sur la littérature contemporaine de sa patrie. Il était fils d'un médecin de la famille royale, qui lui fit commencer ses études dans sa ville natale; mais sa mauvaise santé décida son père à l'envoyer dans une province d'un climat moins rude, à Vergara, où, abandonné à lui-même, sans autres études que celles que lui imposait son goût naturel, il s'adonna à la lecture des vieux romanciers espagnols, de l'histoire du Cid et des comédies de Calderon et de Moreto. A son retour à Madrid, il avait complétement oublié le peu de latin et de mathématiques qu'il avait appris. Son père le plaça alors sous la direction de deux de ses amis, le poëte Manuel Quintana et l'historien Albert Lista, qui, jusqu'à leur mort, furent ses conseillers et ses amis dévoués. Avec de pareils maîtres, Duran eut bientôt rappris ce qu'il avait oublié; il fit même, s'il faut en croire ses biographes espagnols, des progrès si marqués dans la métaphysique, qu'il devint en peu de temps capable de comprendre les œuvres nébuleuses de Kant et de ses élèves. C'est peut-être là une assertion faite à plaisir, car Duran, dans le dernier livre qu'il publia, avoue sans honte qu'il ne comprend pas un mot d'allemand. Il étudia ensuite le droit et fut admis au barreau en 1817, mais il ne paraît pas qu'il ait jamais exercé la profession d'avocat; il semble, au contraire, s'être, depuis cette époque, occupé plus que jamais de politique et de littérature. En 1821, il fut attaché au ministère de l'instruction publique, mais perdit cet emploi deux ans plus tard, à cause de ses opinions libérales. Ce ne fut qu'en 1834 qu'il rentra dans une administration publique. Il devint alors secrétaire du bureau d'inspection de l'imprimerie, et, peu de temps après, obtint un emploi à la Bibliothèque nationale de Madrid. Il se vit encore privé de sa place en 1840, pour les mêmes raisons politiques, mais y fut réintégré en 1843, non pas comme bibliothécaire en chef, ainsi que l'ont dit quelques biographes, mais comme second bibliothécaire, le premier étant Breton de los Herreros, le célèbre poëte. Ce qui a pu donner lieu à cette erreur, c'est qu'à sa mort il était le doyen des bibliothécaires.

Le premier ouvrage que publia Duran fut son *Essai sur l'influence que la critique moderne a exercée sur la décadence de l'ancien théâtre espagnol* (Madrid, 1828). Dans cet écrit, l'auteur, abandonnant les traditions de l'ancienne école critique française, dont il s'était un moment engoué, revient à celles de Calderon et de Lope de Vega et arbore ouvertement le drapeau du romantisme. Ce livre arrivait à point; il provoqua une révolution complète dans les traditions surannées du théâtre espagnol, en encourageant les jeunes auteurs qui étaient disposés à adopter les principes de l'école nouvelle, et marqua le début de l'époque la plus brillante que l'histoire de la littérature espagnole ait traversée depuis Canizares. La même année, Duran publia un *Romancero de romances moresques,* ou recueil de romances sur des épisodes empruntés à l'histoire de la domination des Maures en Espagne. Dans la préface de cet ouvrage, il insiste sur les emprunts que les littératures allemande, française et anglaise ne cessent de faire à l'ancienne littérature espagnole, et fait observer que bientôt les Espagnols seront obligés d'aller compulser les bibliothèques de l'étranger s'ils veulent étudier les chefs-d'œuvre de leur littérature nationale. Cette remarque était d'autant plus juste que, pour les recueils les plus récents que l'on ait publiés de ballades espagnoles, la plupart des matériaux n'ont pu être trouvés que dans la bibliothèque de Prague et dans le British Museum, à Londres. De 1828 à 1832, Duran publia un grand nombre de ces *Romanceros,* qui finirent par former une collection de cinq volumes, pleins de précieux documents pour l'histoire et la connaissance de l'ancienne littérature. Il en donna, de 1849 à 1851, sous le titre de *Romancero general,* une nouvelle édition en deux volumes qui peut être regardée comme un ouvrage nouveau et qui forme en même temps les tomes X et XVI de l'excellente *Biblioteca de autores españoles,* éditée à Madrid par Aribau et Rivadeneyra. En 1834, il avait également entrepris, sous le titre de *Thalie espagnole,* la publication d'un recueil de vieilles comédies castillanes; mais il l'interrompit bientôt à cause du peu d'encouragement que cette publication rencontrait dans le public.

Comme écrivain original, Duran s'est encore fait connaître par des articles insérés dans différents journaux littéraires, par des brochures politiques et par des œuvres poétiques, écrites dans la langue des poëtes du XVIe siècle. Celle de toutes où il a le mieux réussi à imiter ses modèles est son conte intitulé : les *Trois citrons du verger d'amour* (Madrid, 1856). Il a, en outre, laissé en manuscrit une *Histoire du théâtre espagnol,* supérieure à tous les ouvrages de ce genre qui aient paru jusqu'à ce jour. Nous ne croyons pas qu'elle ait encore été publiée.

DURAN (Carolus), peintre français, né à Lille (Nord) en 1835. Au Salon de 1866, un tableau d'un aspect étrange et dramatique, l'*Assassiné, souvenir de la campagne romaine,* attira vivement l'attention. Une couleur bizarre qu'on n'avait jamais vue, des groupes hardis, serrés, tout frémissants; un cadavre effrayant, des femmes affolées, des moines lugubres; en un mot, une saisissante réalité, fiévreuse comme une vision, il n'en fallait pas tant pour émouvoir le monde des artistes et des lettrés. La presse salua ce tableau comme le précurseur d'une peinture nouvelle. Le jury le signala par une médaille. Cependant M. Carolus Duran abandonna cette voie nouvelle pour se livrer exclusivement au portrait, où il s'est fait d'ailleurs une belle place. Elève de Souchon, il n'eut de ce professeur que les plus élémentaires enseignements. Un seul désir, une sorte de nostalgie le dominait, le désir de voir l'Espagne. M. Duran a, en effet, dans les veines un peu de sang espagnol, et il sentait comme par intuition l'influence que Velasquez aurait sur son tempérament, influence qui fut, en effet, profonde. En l'étudiant avec enthousiasme, avec passion, il parvint à s'assimiler son faire excellent. Ce fut en lui une véritable rénovation. Il commença, en 1866, par le *Portrait de M. Edouard R...,* dont la couleur brillante fut surtout remarquée. Puis vinrent, en 1867, le *Portrait de M. le comte de C...* et celui de *Mme la comtesse de V...* : le charme et la finesse exquise de cette dernière toile faisaient présager toutes les qualités de cette œuvre qui eut tant de retentissement au Salon de 1869, le *Portrait de Mme C. D....* (Mme Carolus Duran), célèbre, dès lors, sous le nom de la *Dame au gant.* L'art moderne, malgré les magnifiques portraits qu'il a produits depuis vingt ans, n'avait encore rien montré de plus séduisant, de plus sobre et de plus agréable en même temps que cette figure tout en noir sur fond blanc. Cette peinture exquise devait être dépassée néanmoins par les hardiesses magistrales du *Portrait de Mme F...* (Mme Feydeau), l'événement du Salon de 1870. Le modèle, une grande et belle femme, de cette beauté à la fois plantureuse et fine, se détache en pied, sur un fond vert sombre dont l'intensité fait jaillir en clair la figure tout entière. Le costume est une robe de cour d'un violet chaud que caressent les touffes diaphanes d'une dentelle antique. Le bord du jupon bleu relie au fond cette masse de lumière merveilleusement dégradée depuis la gerbe éclatante du front jusqu'à l'ombre de la traîne. La belle dame va sortir, et son œil tombe comme une caresse, comme un regret, sur le petit chien favori — un havanais noir gros comme le poing — qui se serre à ses pieds, anxieux, désolé de ne pas suivre sa maîtresse. Il est ravissant ce toutou qui pleure, et vrai au possible! Une simple médaille a récompensé le mérite exceptionnel de ce morceau, pour qui la médaille d'honneur était demandée par quelques critiques. M. Carolus Duran est un artiste du plus grand avenir.

DURANCE (la), la plus considérable des rivières torrentielles de France. On place communément sa source au mont Genèvre, à quelques kilom. E. de Briançon; mais sa véritable origine est le torrent de Clarée, qui descend de la belle vallée de Nevache (Hautes-Alpes). Le filet d'eau appelé Durance, après sa réunion à la Clarée, descend à Briançon, où il reçoit la Guisonne et, un peu au-dessous, la Cervières, se grossit près de l'Argentière par le confluent de la Gyronde, passe devant Mont-Dauphin, baigne Embrun, Savines, et reçoit l'Ubaye et la Blanche. La Durance entre alors dans le département des Basses-Alpes, passe à Sisteron, où elle reçoit plusieurs petits affluents, baigne Volonne, Verdon, quitte les Basses-Alpes pour former la limite entre les Bouches-du-Rhône et le département de Vaucluse, passe à Pertuis, où, par un ingénieux barrage, elle fournit 10 mètres cubes d'eau par seconde au canal de Marseille, arrose Cadenet, la Roque d'Antheron, où elle fournit 24 mètres cubes d'eau par seconde au canal de Craponne, Mérindol, où elle alimente, à droite, le canal de Carpentras et, à gauche, celui de Boisgelin, Cavaillon, reçoit le Calavon et se jette dans le Rhône par deux bras qui enserrent l'île de la Courtine, à 4 kilom. au-dessous d'Avignon, après un cours de 380 kilom., du N.-E. au S.-O. La Durance n'est ni navigable ni flottable. « Sa profondeur, considérable dans certains endroits, est le plus souvent très-faible. Ce torrent fougueux, qui change souvent de lit dans la plaine, cause de grands ravages par ses fréquentes inondations. La Durance débite à son confluent, à l'étiage, 70 mètres cubes d'eau par seconde et 350 dans les eaux moyennes; mais ce chiffre serait beaucoup plus fort dans les deux cas sans les abondantes saignées que lui font les canaux de Marseille, de Craponne, de Boisgelin et de Carpentras, qui lui enlèvent environ 40 mètres d'eau par seconde. » (Joanne.)

— *Dérivation de la Durance.* Le canal de dérivation de la Durance, entrepris, en 1839, par M. de Montricher, ingénieur des ponts et chaussées, pour l'alimentation de la ville de Marseille, a son origine sur la rive gauche de la Durance, près du pont de Pertuis, à $187^m,25$ de hauteur au-dessus du niveau de la mer. Les travaux de prise d'eau et le radier général ont été commencés en 1843. La longueur de ce canal est de 81,753 mètres, environ 20 lieues, depuis la prise d'eau jusqu'à Saint-Antoine, où il fait son entrée sur le territoire de Marseille; en cet endroit commence la dérivation en deux branches, l'une se dirigeant à l'est sur Montredon, et l'autre à l'ouest sur l'Estaque. La longueur des embranchements, dans les environs de Marseille, est de 73,133 mètres, non compris la longueur des galeries ouvertes pour la pose des tuyaux de distribution dans la ville, laquelle est de $191,501^m,10$. Les dimensions du canal principal de dérivation sont : 1° largeur à la cuvette, 3 mètres; 2° largeur à la ligne d'étiage, 7 mètres; 3° largeur au sommet, $9^m,40$; 4° profondeur totale du canal, $2^m,40$; dans les souterrains, la largeur est réduite à $3^m,40$, avec une hauteur sous clef de $3^m,70$. La pente normale est de $0^m,30$ par kilomètre pour le canal principal à ciel ouvert. Dans les souterrains, cette pente a été portée à 1 mètre par kilomètre, afin d'augmenter la vitesse d'écoulement et de maintenir le débit ordinaire. La loi du 4 juillet 1838 a concédé à la ville de Marseille la faculté d'emprunter à la Durance un volume de $5^m,75$ par seconde à l'époque de l'étiage; ce volume se trouve à peu près doublé lorsque les eaux de la Durance atteignent la hauteur de $0^m,50$ environ au-dessus de l'étiage, c'est-à-dire pendant la plus grande partie de l'année. La section et la pente du canal ont été calculées de manière à débiter ce volume d'eau avec un mouillage de $1^m,50$ et une vitesse moyenne de $0^m,84$ environ par seconde. Dans les cas des crues de $0^m,50$, les eaux acquièrent une vitesse de $0^m,90$ et fournissent 10 mètres cubes par seconde. On peut considérer ce dernier volume comme le produit habituel du canal. Cette dérivation a entraîné des travaux considérables : souterrains, ponts-aqueducs et aqueducs; c'est parmi ces nombreux travaux que se trouve le pont-aqueduc de Roquefavour, qui fait l'admiration du monde entier, tant au point de vue de son exécution qu'à celui de sa hardiesse. Le canal principal renferme 46 tunnels présentant ensemble une longueur de 16,914 mètres; les dérivations secondaires situées sur le territoire de Marseille contiennent 38 souterrains ayant ensemble une longueur de 4,000 mètres. Sur le canal principal, jusqu'au territoire de Marseille, on rencontre onze grands ponts-aqueducs, dont les principaux sont : le pont-aqueduc de Roquefavour, ayant 400 mètres de longueur et 83 mètres de hauteur; le pont-aqueduc de Valmousse, d'une longueur de 170 mètres et d'une hauteur de 27 mètres; le pont-aqueduc de Valbonnette, ayant 116 mètres de longueur et 19 mètres de hauteur; le pont-aqueduc de la Jacourelle, d'une longueur de 110 mètres et de 21 mètres de hauteur. Le nombre total des ouvrages d'art est de 254, dont 135 aqueducs et 119 ponts de communication. Sur le territoire de Marseille, on compte 11 aqueducs à plusieurs arcades, dont voici les principaux : l'aqueduc de Longchamp, de 24 arches de $6^m,50$ d'ouverture; l'aqueduc de la Viste, de 9 arches de 6 mètres d'ouverture, et l'aqueduc de la Clue, de 7 arches de 8 mètres de débouché et de 18 mètres de hauteur; en tout 500 ponts et aqueducs. Les travaux du canal principal ont été complétement terminés en 1850, et ceux du territoire de Marseille, ainsi que la distribution dans la ville et dans les environs, dans le cours de l'année 1851. La dépense totale pour le canal principal de dérivation a été de 16,799,551 fr. 8 c., répartis ainsi qu'il suit : indemnités pour dommages, 404,556 fr. 3 c.; acquisitions de terrains, 659,632 fr. 44 c.; travaux de construction du canal, 15,735,352 fr. 51 c. La dépense pour les dérivations de Marseille a été de 3,073,378 fr. 94 c., répartis ainsi qu'il suit : indemnités pour dommages, 136,853 fr. 50 c.; acquisitions de terrains, 247,758 fr. 20 c.; travaux de construction des canaux, 2,688,767 fr. 24 c. Tel est, en quelques mots, l'ensemble de cette dérivation importante, qui, par son débit considérable, est venue améliorer les conditions de salubrité de la ville de Marseille, jusqu'alors privée d'eau et renfermant en elle tout ce qui favorise les grandes épidémies.

Terminons par quelques mots sur l'étymologie du nom de Durance. Nous trouvons en sanscrit *dravanti,* rivière, féminin du participe présent *dravant,* de *dru, currere, fluere.*

Les autres dérivés, tels que *drava,* mouvement, flux; *drâva,* rapidité; *dravina,* force, impétuosité; *druta,* rapide, impliquent spécialement la notion de vitesse, et il est remarquable qu'on trouve leurs analogues appliqués comme noms propres à des fleuves connus par leur rapidité. L'exemple le plus frappant, selon Pictet, est celui de la *Druentia* ou Durance, dont Tite-Live et Silius Italicus mentionnent déjà le cours impétueux.

Le thème simple *drava* se retrouve aussi dans le *Dravus* de la Pannonie celtique, dont Pline dit, en le comparant au Savus : *Dravus a Noricis violentior.* Ici, les rapprochements acquièrent un haut degré de certitude par la comparaison de l'irlandais *druin,* force; *dron,* fort; *dreann,* rapidité, hâte, où, comme à l'ordinaire, le *v* du sanscrit *dravina, dravana,* s'est effacé.

Le kymrique *drud,* rapide, violent, répond de même au sanscrit *druta.*

DURAND, bénédictin français, né à Neubourg, près d'Evreux, vers 1012, mort en 1089. Ses connaissances approfondies en théologie, en philosophie et en musique lui acquirent une grande réputation et le firent remarquer par Guillaume le Bâtard, duc de Normandie, qui le nomma, en 1059, abbé de Saint-Martin de Troarn, dans le diocèse de Bayeux. Durand se signala dans ces fonctions par son savoir, par sa vertu, se livra aux plus dures austérités, tout en conservant pour les autres un grand fonds d'indulgence, propagea dans les monastères le goût de la musique et fut, à plusieurs reprises, appelé en Angleterre par Guillaume le Bâtard, devenu roi de ce pays. On a de lui, outre deux épitaphes : un *Traité du corps et du sang de Jésus-Christ contre Dévanger et ses successeurs,* inséré dans la *Bibliotheca maxima Patrum.*

DURAND (Pierre), troubadour français du XIIe siècle, dont la vie est inconnue. Il nous reste de lui quelques pièces de vers, entre autres un sirvente adressé au troubadour Raymond de Miraval.

DURAND ou **DURANTI** (Guillaume), surnommé le **Spéculateur** (*Speculator*), prélat français, né à Puymisson, près de Béziers, vers 1230, mort à Rome en 1296. Il étudia le droit à Lyon et en Italie, devint docteur en droit canonique et professa cette science avec tant de succès à Bologne et à Modène que Clément IV l'appela à Rome (1265), où il lui donna les titres de chapelain apostolique et d'auditeur général du sacré palais. Envoyé par Grégoire X au concile de Lyon, en 1274, Durand prit une grande part aux actes de cette assemblée, réunie pour mettre un terme au schisme d'Orient. C'est vers cette époque qu'il mit au jour son *Speculum judiciale* (*Miroir du droit*), qui lui valut son surnom de Spéculateur. Sous le pape Nicolas III, Durand se mêla activement aux affaires publiques, se fit remarquer par son énergie autant que par son habileté, devint nonce du saint-siége à Bologne, parvint à faire signer un acte de réconciliation aux chefs du parti guelfe et du parti gibelin, et contribua puissamment à établir l'autorité pontificale dans la Romagne. En 1284, il fut appelé à gouverner cette province. Joignant aux talents de l'administrateur ceux de l'homme de guerre, il contraignit le célèbre Gui de Montefeltro, chef des gibelins, à faire sa soumission et pacifia la Romagne. Mais les moyens de coercition qu'il employa pour arriver à ce but excitèrent contre lui de violentes animosités. Pour s'y soustraire, il retourna en France et devint doyen de l'église de Chartres. Nommé évêque de Mende en 1285, il prit la direction de ce diocèse et refusa l'archevêché de Ravenne que Boniface VIII lui offrit en 1295. Toutefois, il consentit, à l'appel du pontife, à retourner en Italie en 1296 et à reprendre le gouvernement de la Romagne et de la Marche d'Ancône; mais, ayant vainement tenté de soumettre les ennemis du saint-siége, il se démit bientôt de ses fonctions, se rendit à Chypre, où il remplit une importante mission, et mourut à Rome peu après son retour. Les dominicains ont prétendu, mais sans aucun fondement, qu'il avait fait partie de leur ordre. Outre le *Speculum judiciale* (Strasbourg, 1743), qui, en 1668, avait eu déjà trente éditions, on a de lui : *Repertorium juris canonici* (Venise, 1496); *Commentarium in sacrosanctum lugdunense concilium secundum* (Fano, 1569, in-4°), et *Rationale divinorum officiorum* (Mayence, 1459, in-fol.), le plus célèbre de ses ouvrages, qui a eu une foule d'éditions.

DURAND (Guillaume), prélat français, neveu du précédent, mort en 1328. Il succéda à son oncle comme évêque de Mende et assista au concile de Vienne (1311). On a de lui un ouvrage plusieurs fois réimprimé, intitulé : *Tractatus de modo generalis concilii celebrandi* (Paris, 1545).

DURAND (Guillaume), jurisconsulte et traducteur français, mort à Senlis en 1585. Il était conseiller du roi au présidial de cette ville. Il a publié une sorte de paraphrase, en vers de dix syllabes, des *Satires* de Perse (Paris, 1575, in-8°). La versification en est fort dure et pleine d'obscurités.

DURAND (Bernard), jurisconsulte français, né à Chalon-sur-Saône, mort en 1621. Il fut successivement professeur de littérature à Clermont, avocat au parlement de Bourgogne (1584) et maire de Chalon (1616). Ses principaux ouvrages sont : *Défense pour la préséance de la ville de Challons en assemblée des états de Bourgogne* (Lyon, 1602); *Priviléges accordés aux habitants de Challons par les rois de France et les ducs de Bourgogne* (1604, in-4°). — Son petit-fils, Joseph DURAND, né à Chalon en 1643, mort en 1710, fut avocat, puis avocat général au parlement de Bourgogne. Il a composé un *Mémoire pour justifier que les héritages du duché de Bourgogne sont présumés de franc alleu,* inséré dans la *Coutume de Bourgogne,* et édité les *Instituts* ou *Droit coutumier du duché de Bourgogne* (Dijon, 1697), ouvrage de son grand-père. — Son fils, Bernard DURAND, né à Chalon en 1631, mort en 1726, a composé un petit poëme : *Description des bains d'Aix en Savoie* (in-4°).

DURAND (Laurent), poëte religieux français, né à Ollioules, près de Toulon, en 1629, mort en 1708. Il devint aumônier des bernardines de La Ciotat, près de Toulon. Il est l'auteur des *Cantiques de l'âme dévote divisés en douze livres* (Marseille, 1693, in-12), qui ont eu un nombre considérable d'éditions et dont plusieurs sont devenus populaires.

DURAND (Etienne), jurisconsulte français, né à Rethel en 1666, mort dans cette ville en 1735. Il exerça la profession d'avocat et a publié : la *Coutume du bailliage de Vitry,* avec un commentaire estimé; la *Description abrégée de la noblesse de France* et *Indice alphabétique des villes, bourgs et villages régis par la coutume de Vitry* (Châlons, 1722, in-fol.).

DURAND (Léopold), architecte français, né à Saint-Mihiel (Lorraine) en 1666, mort en 1749. Destiné à l'état ecclésiastique, il fut, dès l'âge de sept ans, pourvu d'un canonicat; mais, devenu jeune homme et ne se sentant pas une vocation décidée pour les ordres, il étudia le droit et alla exercer la profession d'avocat à Metz, puis à Paris. La jurisprudence, toutefois, fut loin d'occuper tous ses instants : il s'adonna avec passion à l'étude de l'architecture, et, pour s'y livrer plus complétement, il entra dans l'ordre des bénédictins (1701). Ce fut lui qui fit les plans du château de Commercy, des abbayes de Moyen-Moustier, de Saint-Avond et d'Epternach, du prieuré de Chatenoy. Une chute qu'il fit en visitant les travaux du château de Commercy (1708) porta à sa santé une atteinte tellement grave qu'il dut renoncer à remplir les fonctions de prieur de Saint-Léonard (Luxembourg), auxquelles il avait été appelé. Dom Durand a laissé de nombreux écrits qui attestent la variété de ses connaissances. Nous citerons notamment : *Traité historique des eaux et bains de Plombières* (Nancy, 1748, in-8°); *Recueil sur l'architecture; Plans de diverses églises; Description des temples de Chine; Termes de l'art et architecture militaires* (in-4°); *De la construction des voûtes* (in-fol.); *Traité des eaux; Du jardinage; Traité des métaux en général; Jeux et combats des Grecs; Du vin; Histoire abrégée des généalogies d'Europe; Recueil sur les théâtres des anciens,* etc.

DURAND (David), ministre protestant français, né à Saint-Pargoire, en Languedoc, vers 1680, mort à Londres en 1763. Il fit ses études théologiques à Bâle, fut reçu ministre à l'âge de vingt-deux ans et nommé chapelain d'un régiment de réfugiés au service de la Hollande. Etant allé en Espagne avec sa troupe, il fut reconnu pour hérétique par des paysans, et il allait être mis à mort, lorsque le duc de Berwick le sauva par son intervention, mais le retint prisonnier. Durand parvint à s'échapper, passa à Montpellier, de là à Genève, ensuite à Rotterdam, où il se lia avec Bayle; enfin, il partit pour Londres vers 1714, et là il fut nommé ministre de l'Eglise française de la Savoie, qu'il desservit jusqu'en 1763, époque de sa mort. Il avait été admis à la Société royale de Londres, distinction qu'il mérita par de nombreux ouvrages. Les ouvrages de David Durand sont : la *Vie et les sentiments de Lucilio Vanini* (Rotterdam, 1717, in-12); la *Religion des mahométans, tirée du latin de Reland et augmentée d'une profession de foi mahométane* (La Haye, 1721, in-12; c'est, dit-on, le meilleur ouvrage de Durand); *Histoire de la peinture ancienne, extraite de l'*Histoire naturelle *de Pline, liv. XXIV, avec le texte latin corrigé et éclairci par des remarques nouvelles* (Londres, 1725, in-fol.); *Histoire du* XIVe *siècle* (Londres, 1725-1729, 6 vol. in-8°); *Sermons choisis de divers auteurs, avec un fragment de la Vie de M. Saquelot et une oraison funèbre de la reine Marie, traduits du latin de Grævius* (Londres, 1726, in-8°; 2e édit., augmentée d'un *Sermon sur la mort du roi George Ier,* Londres, 1728, in-8°); la *Sagesse de Dieu dans la vicissitude des biens et des maux* ou *Sermon sur le psaume* XXX (Londres, 1727, in-8°); *Histoire naturelle de l'or et de l'argent, extraite de Pline le naturaliste, liv. XXXIII,* et un *Poëme sur la chute de l'homme et sur les ravages de l'or et de l'argent* (Londres, 1729, in-fol.); les *Aventures de Télémaque, nouvelle édition, enrichie des imitations des anciens poëtes, de nouvelles notes et de la vie de l'auteur* (Hambourg, 1731, 2 vol. in-12; Londres, 1745, in-12); *Onzième et douzième volumes de l'histoire d'Angleterre par Rapin Thoyras* (La Haye, 1734 et 1735, 2 vol. in-4°); *Académiques de Cicéron, traduits en français, avec le texte latin* (Londres, 1740, in-12); *Projet d'une édition complète des ouvrages philosophiques de Cicéron* (Londres, 1740, in-4°); *Dissertation en forme d'entretiens sur la prosodie française,* réimprimée à la suite du *Traité de d'Olivet sur la prosodie française* (Genève, 1755 et 1760, in-12).

DURAND (Jacques), peintre français, né à Nancy en 1699, mort dans cette ville en 1767. S'étant rendu à Paris en 1714, il y prit les leçons de Nattier, puis partit pour l'Italie, où, grâce à une pension que lui fit Léopold, duc de Lorraine, il passa huit ans à perfectionner son talent. En quittant Rome, il revint à Nancy (1727), exécuta des tableaux qui le mirent en relief et décora, notamment, la coupole de la chapelle funéraire des ducs de Lorraine. Les œuvres de Durand représentent pour la plupart des sujets historiques facilement composés, dessinés avec correction et d'un coloris agréable.

DURAND (Jacques-François), pasteur et théologien protestant français, né à Semalé, près d'Alençon, en 1727, mort à Lausanne en 1816. Ses parents étaient catholiques et le destinaient à la prêtrise; mais ses études le détachèrent de l'Eglise romaine. Il partit pour Lausanne en 1754, et, quatre ans après, fut reçu ministre. L'Eglise de Berne l'appela en 1768. Revenu à Lausanne vers 1785, Durand fut nommé professeur d'histoire ecclésiastique et chargé ensuite du cours de morale chrétienne, qu'il professa jusqu'à la mort. Durand est l'auteur de plusieurs ouvrages qui, de son vivant, obtinrent un grand succès. Nous citerons : *Abrégé des sciences et des arts* (Lausanne, 1762, in-12, ouvrage introduit dans les écoles); l'*Esprit de Saurin, ouvrage utile à toutes les familles chrétiennes* (Lausanne, 1767, 2 vol. in-12; l'abbé Pichon y fit quelques modifications et le publia sous le titre de : *Principes de la religion et de la morale, extraits des ouvrages de J. Saurin,* Paris, 1768, 2 vol. in-12); l'*Année évangélique* ou *Sermons pour tous les dimanches et fêtes de l'année* (Lausanne, 1781, 8 vol. in-8°); le *Bon fils* ou la *Piété filiale* (Lausanne, 1803, 3 vol. in-12).

DURAND (Jean-Baptiste-Léonard), voyageur français, né à Uzerches (Corrèze) en 1742, mort en Espagne en 1812. Il fut successivement avocat au parlement de Bordeaux, consul de France à Cagliari (Sardaigne), directeur de la compagnie du Sénégal dite *de la Gomme.* Il n'occupa ce dernier poste que dix-huit mois, de 1785 à 1786; mais, pendant ce peu de temps, il y rendit de grands services au commerce français et enrichit les sciences géographiques par des excursions dans l'intérieur du pays. Sous ce double rapport, on consulte encore avec intérêt son *Voyage au Sénégal* (1802, 2 vol. in-8°, avec atlas in-4°).

DURAND (Jean-Baptiste-Vincent, baron), général français, né à Besançon en 1753, mort en 1829. Elève de l'école de La Fère, il se rendit en 1781 en Amérique, où il prit une part brillante à la guerre de l'indépendance, fut fait prisonnier par les Anglais en revenant en France, et reçut, après sa mise en liberté, le grade de capitaine. Lorsque la Révolution éclata, Durand se jeta dans le parti de la réaction, émigra en 1791, rejoignit l'armée du prince de Condé et combattit contre sa patrie jusqu'en 1800. Il obtint alors de rentrer en France et s'établit dans sa ville natale, où il remplit, jusqu'en 1814, les fonctions de directeur du dépôt de la mendicité. Louis XVIII lui conféra le grade de maréchal de camp, puis il fut admis à la retraite avec le titre de lieutenant général honoraire.

DURAND (Jean-Nicolas-Louis), architecte, né à Paris en 1730, mort en 1834. Il était fils d'un cordonnier. Après avoir travaillé quelque temps chez un sculpteur et chez un architecte, il prit des leçons de Boullé, architecte du roi, suivit en même temps les cours de l'Académie d'architecture et remporta divers prix dans les concours ouverts pour des projets de monuments d'utilité publique. Lors de la création de l'Ecole centrale des travaux publics (Ecole polytechnique), Durand fut appelé à y professer l'architecture. On a de lui : *Recueil et parallèle des édifices de tous genres anciens et modernes* (Paris, 1800, in-fol.); *Récit des leçons d'architecture données à l'Ecole polytechnique* (Paris, 1801, 2 vol. in-4°), avec 64 planches; *Précis graphique du cours d'architecture* (1821, in-4°), avec 34 planches.

DURAND (Charles-Etienne), architecte et ingénieur français, né à Montpellier en 1762, mort à Nîmes en 1840. Professeur d'architecture pour les états de Languedoc à dix-huit ans, il fut nommé, en 1788, inspecteur des travaux de cette province et fit exécuter diverses constructions importantes, entre autres le pont de Ners, près d'Alais. Pendant la Révolution, il entra dans le corps des ponts et chaussées, devint ingénieur de première classe en 1805 et prit sa retraite en 1821. On lui doit la construction de l'importante chaussée du Rhône, entre Tarascon et Beaucaire (1812), la restauration de la Maison Carrée de Nîmes et d'une partie de l'amphithéâtre de cette ville, plusieurs églises et les temples de Calvisson, de Vauvert, etc. Durand a publié, sous le titre de *Description des monuments antiques du midi de la France* (Paris, 1819, in-fol., avec 43 planches), un remarquable ouvrage, en collaboration avec Grangeret et Simon Durant.

DURAND (J.-A.), savant français, né à Bordeaux vers 1787. Il se livra avec succès au commerce, puis s'occupa d'astronomie et de physique générale. Il a publié le résultat de ses études dans un ouvrage intitulé : *Code des créations universelles et de la vie des êtres* (Bordeaux, 1841, in-8°).

DURAND (Asher Brown), graveur et peintre américain, né à Jefferson (Etat de New-Jersey) en 1796, d'une famille de protestants français émigrés en Amérique après la révocation de l'édit de Nantes. Il montra de bonne heure une grande aptitude pour les arts du dessin, et entra comme élève, en 1812, chez Peter Maverick, l'un des graveurs les plus estimés de l'époque, avec lequel il s'associa, lorsqu'il eut terminé son apprentissage (1817). Pendant longtemps il ne fit que copier des impressions anglaises et graver des planches pour des billets de banque; mais il se fit enfin connaître par sa gravure du tableau de Trumbull, la *Déclaration de l'indépendance,* à laquelle il travailla trois ans. Depuis lors, et pendant de longues années, son burin fut constamment occupé à la reproduction de portraits de toutes dimensions et de tableaux de maîtres américains. La plus remarquable de ces dernières gravures est celle d'*Ariane,* d'après le tableau de Vanderlyn. En 1835, après avoir fourni aux expositions de l'Académie nationale de dessin des tableaux à l'huile, portraits, scènes de genre et paysages, il s'abandonna décidément à son goût marqué pour la peinture et quitta pour toujours le burin. Comme peintre de paysage, M. Durand se fait surtout remarquer par les soins minutieux qu'il apporte à son travail et par l'exactitude des moindres détails; c'est ce qui donne aux tableaux dans lesquels il a reproduit quelques-uns des points de vue les plus pittoresques des Etats-Unis un intérêt tout particulier. Nous citerons parmi ses paysages : le *Matin et le soir de la vie* (pendants); *Lac au soleil couchant; Forêt vierge* (1853); *Dans les bois* (1854); *Monts Franconia* (1858); les *Chutes de Catskill* (1859). Ces tableaux ont, pour la plupart, été reproduits par la gravure. Parmi les tableaux de genre et d'histoire, on remarque : *Harvey Birch et Washington; Souvenirs d'un vieillard; Capture du major André.* M. Durand est un des rares fondateurs survivants de l'Académie nationale de dessin; il en a été élu président, après que le fameux professeur Morse (l'inventeur de la télégraphie électrique) eut donné sa démission. — Son fils, John DURAND, dirige depuis quelques années le *Pastel,* publication mensuelle consacrée exclusivement aux beaux-arts.

DURAND (Hippolyte BAUDEL), jurisconsulte et homme politique français, né à Versailles en 1805. Il se fit recevoir avocat et ne tarda pas à occuper une place distinguée au barreau de sa ville natale. Lorsque la révolution de 1830 éclata, M. Durand, qui professait alors les opinions républicaines, fonda avec Dupaty le *Vigilant de Seine-et-Oise,* journal dont l'existence fut de courte durée. Quelque temps après, il alla habiter Nevers, où il acheta une charge d'avoué. Il se démit au bout de dix ans, et vint alors se fixer à Paris. M. Durand appartenait au parti de l'opposition quand fut proclamée la république de 1848. Nommé par le gouvernement provisoire commissaire du département de Seine-et-Oise, il y fut bientôt après élu représentant du peuple à la Constituante. Le républicain de la veille, par un revirement d'opinion inattendu, se montra presque aussitôt hostile au développement logique des institutions nouvelles, vota presque constamment avec la droite et appuya la politique rétrograde de l'Elysée. Non réélu à la Législative, il reprit son ancienne place au barreau et fut nommé conseil judiciaire du Crédit foncier de Nevers. On a de lui, outre des articles publiés dans divers recueils de jurisprudence : *Commentaire de la loi du 15 novembre 1848 sur la contrainte par corps* (1850); *Mémoire sur l'organisation du crédit foncier en France* (Nevers, 1856).

DURAND (Pierre-Bernard), botaniste français, né à Montpinçon (Calvados) en 1814, mort à Caen en 1853. Il était fils de pauvres paysans. A force de persévérance et de travail, il parvint à faire ses études de pharmacie et de médecine, devint en 1844 pharmacien en chef des hospices de Caen et fut appelé, vers la même époque, à occuper une chaire de médecine et de pharmacie à l'école secondaire de cette ville. Durand prit pour principal objet de ses études l'application de la science à l'agriculture et à l'industrie. Nous citerons parmi ses écrits : *Exposition du règne végétal* (Caen, 1840); *Mémoire sur l'accroissement en diamètre des plantes dicotylédonées* (Paris, 1852, in-8°); *Recherche et fuite de la lumière par les racines* (1846, in-8°).

DURAND (Marie-Auguste MASSACRIE, dit), organiste et compositeur, né à Paris en 1830. Lorsqu'il eut achevé ses études au collége Rollin, il entra au Conservatoire, où il eut pour maître d'orgue M. Benoist, et pour maître de contre-point et d'harmonie MM. Savart et F. Bazin. Ses progrès furent tels que, dès 1849, il obtenait une place d'organiste à Saint-Ambroise. Pour se perfectionner, M. Durand se rendit en Italie, d'où il revint en 1853. Il fut alors nommé organiste de l'église Sainte-Geneviève. Trois ans plus tard, il partit pour la Russie, où il obtint un grand succès, et, dans le but de faire connaître l'harmonium ou orgue Alexandre dont il avait fait une étude toute particulière, il parcourut la France, la Belgique, la Hollande, l'Italie, l'Allemagne, donnant partout des preuves de son incontestable talent. Il est devenu successivement organiste de Saint-Roch (1857) et de Saint-Vincent-de-Paul. Comme compositeur, il a écrit un grand nombre de morceaux pour le grand orgue, l'orgue expressif, le piano, une messe à grand orchestre, etc. On lui doit une *Méthode pour l'orgue Alexandre,* en collaboration avec M. d'Aubel. Enfin il a collaboré à l'*Orgue,* à la *Maîtrise,* publications techniques, et donné des articles de critique musicale au *Messager,* au *Globe* et à l'*Esprit public.* M. Durand a donné dans la *Patrie,* en 1856, le compte rendu des fêtes du couronnement de l'empereur Alexandre à Moscou.

DURAND (Gilles), **sieur DE LA BERGERIE.** V. DURANT (Gilles).

DURAND (Pierre), littérateur français. V. GUINOT (Eugène).

DURAND-BRAGER (Jean-Baptiste-Henri), peintre français, né à Saint-Malo en 1814. Ses études terminées, il se prépara pour l'Ecole de marine, puis pour Saint-Cyr. Arrêté dans ses projets par une ordonnance ministérielle qui, l'année même où il devait passer ses examens, supprimait toute entrée à l'Ecole, il renonça à entrer dans l'armée et revint à la marine, sa première passion. A cette époque, il avait déjà travaillé dans l'atelier du peintre Gudin. Après plusieurs campagnes au long cours, il revint en France et entra